

LE JARDIN DES ENFANTS

LE FIL

LA MAMAN



Qui nous aime dès la naissance ?
Qui donne à notre frêle enfance
Son doux, son premier aliment ?
C'est la maman.

Bien avant nous, qui donc s'éveille ?
Bien avant nous, quel ange veille
Penché sur notre front dormant ?
C'est la maman.

A nous rendre sages, qui pense ?
Qui jouit de la récompense
Et s'afflige du châtement ?
C'est la maman.

Aussi qui devons-nous sans cesse
Bénir pendant notre jeunesse,
Chérir jusqu'au dernier moment ?
C'est la maman.

Madame A. TASTU.

CE QUE PEUVENT FAIRE DES ENFANTS

Il y a longtemps que chacun dit :

« Le travail est un trésor ».

L'exemple suivant ne fera que confirmer cette maxime et c'est le héros de l'histoire qui m'en a fait lui-même le récit, ce qui donne plus de poids à la chose.

Il y a quelques années, une maladie épidémique enleva tout à coup dans une famille, le père et la mère, laissant seuls sur la terre deux enfants, dont l'aîné était un jeune garçon de douze ans à peine et une fillette de dix ans.

Les parents morts, il ne restait rien au monde aux deux orphelins, que la chaumière qui les abritait et le jardinet qui l'entourait.

De braves voisins, pauvres comme eux, ne pouvaient que les aider de leurs conseils, mais ne pouvaient faire plus.

Le jeune garçon ne paraissait cependant pas découragé ; maintes fois il avait entendu dire à son père que celui qui a deux bras et du courage pour les faire agir ne doit pas désespérer ; or, il avait deux bras et du courage, et avant la tombée du jour qui les laissait seuls, sans ressources, il avait pris un parti.

— Dès demain, dit-il à sa sœur, tu iras dans le bois voisin du village, tu y cueilleras toutes les fleurettes qui se trouveront sous ta main, ainsi que les morilles ou champignons comestibles ; moi, pendant ce temps, j'irai dire dans toutes les maisons du village et des environs que, tous les matins, je me rendrai à la ville avec ta cueillette, que je me chargerai de toutes les commissions de la contrée, que je rapporterai de la ville tout ce que l'on me demandera, et ce, tous les jours, par n'importe quel temps et, pour une légère rétribution, je serai le commissionnaire de tout le monde.

Dès le lendemain, le frère et la sœur étaient à l'œuvre, et le jeune garçon eut un paquet rempli jusqu'en haut de bouquets de violettes, de primevères, de bottes de cresson, sans compter les menus paquets et les lettres à remettre aux divers commerçants de la ville.

Le résultat fut magnifique, grâce au courage du frère et de la sœur, que rien ne rebutait. On se servait à la ville du messenger pour les gros bonnets du village, comme le village chargeait le messenger de ses diverses denrées, destinées aux bourgeois.

Les affaires allaient si bien, qu'au bout d'un an, un charmant petit âne attelé à une propre voiture traînait tous les jours à la ville des marchandises et en rapportait d'autres.

Plus tard, un bon cheval et une voiture confortablement couverte d'une bâche de toile fut l'équipage ordinaire, pendant que l'âne redescendit au second plan, conduit par la sœur, parcourait les environs, rapportait les commandes, les commissions, et le transmettait à son frère qui s'acquittait si bien de son mandat qu'il était connu à dix lieues à la ronde par son activité, son intelligence et son grand désir de satisfaire la clientèle, qui s'augmentait de jour en jour.

La probité, le courage de ces jeunes enfants étaient cités par tous ceux qui les avaient vus à l'œuvre, et leur prospérité réjouissait tout le village.

Leur prospérité, car ils prospéraient, je vous l'assure. Une belle maison vint bientôt remplacer la chaumière paternelle, la sœur eut un dot superbe, notre jeune messenger devint un personnage important, grâce à son travail. Et quand les chemins de fer, établis un peu partout, arrêtaient forcément sa besogne, le choc ne le fit pas tomber ; ses rentes gagnées honnêtement, lui assurèrent une douce aisance dont aujourd'hui il est très fier. Le travail est le premier des trésors, raconte-t-il avec orgueil à ses enfants. C'est le père du bonheur, alors que l'oisiveté est la mère de tous les vices.

F. GUILLOUET

DEUX CONTES

LA CHAÎNE

Simon était un mauvais sujet, et ne valait guère mieux qu'un larron. A la vérité il ne volait pas ouvertement ; mais trouvait-il quelque chose, il le gardait, quand même il eût su à qui appartenait l'objet.

Un matin il passa devant la boutique du forgeron ; non loin de la porte, sur le pavé de la rue, il vit une belle chaîne de fer. Simon regarda soigneusement autour de lui si personne ne le voyait, et mit prestement la main sur la chaîne pour se l'approprier. Mais soudain il poussa un cri effroyable et la laissa retomber. Elle était encore presque rouge, et il s'était brûlé horriblement les cinq doigts de la main.

Le forgeron, qui avait jeté la chaîne tout exprès sur le pavé pour qu'elle s'y refroidit, entendit les cris du jeune vaurien ; il accourut du fond de sa boutique et lui dit :

— Ah ! ah ! te voilà attrapé, je suis bien aise que tu aies brûlé tes doigts crochus : tu n'as que ce que tu mérites, et si tu ne veux pas qu'il t'arrive quelque chose de pis, tu feras bien de retenir cette maxime :

Le bien d'autrui, pour qui craint de pécher,
Est comme un fer brûlant qu'il n'oserait toucher.

Eve, fille d'un paysan, se trouvant en possession d'une certaine quantité de fil très fin qu'elle avait filé elle-même, se mit à l'étendre sur l'herbe de son verger pour le faire blanchir au soleil. Barbe, fille du voisin et son amie, vint la trouver et l'aider à arroser ce fil, dont elle ne pouvait se lasser d'admirer la beauté.

Un jour Eve s'aperçut qu'il lui manquait plusieurs paquets de fil. Elle conçut aussitôt des soupçons sur son amie, courut la trouver et lui dit :

— Barbe, tu m'as soustrait mon fil, personne autre que toi n'est entré dans le jardin : rends-le-moi vite.

Barbe eut beau protester de son innocence, elle fut décriée dans tout le village comme une voleuse.

L'année suivante, en faisant quelques réparations au clocher de l'église, les couvreurs trouvèrent dans un vieux nid de cigogne le fil qui y était caché. C'était donc une cigogne qui l'avait enlevé ; et l'innocence de Barbe fut alors reconnue. Eve lui demanda pardon les larmes aux yeux.

— Hélas ! pauvre amie, s'écria-t-elle, je me suis cruellement trompée. Ah ! certes, rien n'est plus vrai :

Contre un soupçon trop prompt défendons notre cœur,
Car il pourrait souvent nous induire en erreur.

UNE ÂME D'ENFANT

Un jour, dans une causerie familière, un prêtre dit ces paroles : « Voulez-vous convertir une famille ? amenez au milieu d'elle une âme qui sache souffrir. Voulez-vous le retour à Dieu d'une âme qui vous est chère ? souffrez pour elle. »

Elles furent entendues par un enfant du peuple qui venait de faire sa première Communion. Comment put-elle les comprendre ? c'est le secret de Dieu.

La pauvre enfant avait vu souvent pleurer sa mère, et elle rougissait de honte quand, le soir, presque tous les soirs, son père rentrait abêti par le vin.

Le jour où lui fut révélée la force de la souffrance, elle embrassa sa mère avec une effusion de tendresse qui fit tressaillir l'épouse malheureuse, et lui dit : « Mère, soyez contente ; bientôt, allez, père ne vous fera plus pleurer. » Le lendemain, au repas de midi, le seul qui réunissait la famille, l'enfant accepta le potage, un morceau de pain, et elle refusa tout le reste.

— Tu es malade ? dit la mère étonnée.

— Non, mère.

— Mange donc, dit le père.

— Pas aujourd'hui, père.

On crut à un caprice et on voulut punir l'enfant en la laissant à sa bouderie.

Le soir, le père revint ivre comme tous les jours ; l'enfant, qui était couchée et qui ne dormait point, l'entendit blasphémer ; elle se mit à pleurer. C'était la première fois que le *Blasphème* lui arrachait des larmes...

Le lendemain comme la veille, elle refusa, pendant le dîner, tout autre nourriture que du pain et de l'eau.

La mère s'inquiète, le père se fâche.

— Je veux que tu manges ! dit-il en colère.

— Non, répondit l'enfant avec fermeté, non, tant que vous vous enivrerez, que vous ferez pleurer ma mère et que vous blasphémerez ; je l'ai promis au bon Dieu et je veux souffrir pour qu'il ne vous punisse pas.

Le père baissa la tête. Le soir, il rentra calme et la petite fut charmante de gaieté, d'entrain et d'appétit.

Mais l'habitude entraîna encore le père. Le jeune de l'enfant recommença. Cette fois, le père n'osa rien dire, seulement une grosse larme roula sur sa joue, il cessa de manger ; la mère, elle aussi, pleurait ; seule l'enfant restait calme.

Et lui, se levant et pressant sa fille dans ses bras :

— Pauvre martyre ! dit-il, tu feras toujours ainsi ?

— Oui, père, jusqu'à ce que je sois morte ou que vous soyez converti.

— Ma fille, ma fille, je ne ferai plus pleurer ta mère.